

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°24 – décembre 2009/janvier 2010

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

« Tous ceux qui ont essayé d'infuser un sang nouveau au corps anémié de l'Église catholique d'Allemagne, professent des théories singulièrement identiques à celles de Joseph de Maistre. On sait que la réaction fut préparée par un retour au moyen âge : Arnim, Brentano, Goerres furent des archéologues, avant d'être ouvriers du réveil catholique. Novalis, qui rêva d'une Europe réconciliée en la foi de Jésus, présente aussi des analogies frappantes avec l'auteur des *Considérations* et du *Pape* : « Novalis, dit Montalembert, eut un mérite que le comte de Maistre seul peut lui disputer, celui de sentir tout le vide et le néant des idées du XVIII^e au moment de leur plus éclatant triomphe, et celui plus grand encore de ne pas désespérer du salut du monde et de découvrir ce salut dans le retour à l'unité catholique » (1906).

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

« Vers la fin de 1792... »

Vers la fin de 1792, au moment des premières campagnes contre les armées révolutionnaires françaises, une émotion patriotique s'était emparée de la jeunesse allemande. Précisément après les congés de Noël, Novalis était resté quelques jours malade, de mauvaise humeur, mécontent, de lui-même. « Alors, » dit-il, « pour la première fois, comme un trait de lumière, le désir me passa par la tête de me faire soldat. » Il s'étonnait le premier de cette vocation subite. « Jamais auparavant je n'y avais songé », dit-il à son père, « au contraire, je m'en épouvantais comme d'une mesure disciplinaire que vous prendriez à mon égard si mon travail ne répondait pas à votre attente. » Puis il raconte en détail les progrès dans son esprit de ce projet, ou, plus exactement, de cette idée-fixe. D'abord intermittente et facilement refoulée, celle-ci gagne sans cesse du terrain. « Le tout restait d'abord comme à l'arrière-plan. Puis mon frère eut un nouvel accès d'hypocondrie. Je lui remontai le moral. Il parla de notre projet. Je réussis assez bien à lui arracher cette idée de l'esprit, mais je me l'enracinai que davantage dans le mien. » Survient encore une complication sentimentale, une passionnette malheureuse, qui augmente le désarroi. « Une inquiétude me fouettait en tous sens, dont je ne saurais rendre le caractère pénible et violent... Pendant quinze jours je n'ai pas dormi

et même les courts assoupissements étaient agités par des rêves angoissants. Alors ma résolution fut mûre : cette fièvre morale tomba, mais la résolution persista. »

Fièvre, insomnies, délire : ce sont bien les habituels accompagnements d'une idée-fixe qui couve encore. Mais celle-ci, chez le jeune mystique, procède de suggestions morales au moins autant que de causes physiques. Il y a dans cette longue épître un passage, à cet égard, particulièrement significatif. « Je ne puis », dit-il, « recevoir mon éducation d'un cercle étroit ; il faut que j'apprenne à supporter la gloire, à braver la haine. Je serai obligé de bien me connaître et de connaître les autres, car seulement par les autres et avec les autres je progresserai. La solitude ne doit plus me bercer de ses enchantements. L'ennemi ne voudra pas m'épargner ; l'ami ne devra pas me ménager. Ainsi seulement je commencerai à exercer mes forces et je deviendrai un homme. » Ces lignes sont la transcription presque littérale d'un passage tiré du *Torquato Tasso* de Goethe, paru quelques années auparavant¹. Est-ce un plagiat ou une réminiscence ? Novalis, s'il faut en croire son biographe et ami Just, possédait une mémoire extraordinaire. Il assimilait avec une prodigieuse rapidité ; puis il déposait le livre et tout paraissait complètement oublié, lorsque soudain, dans la chaleur d'une discussion, sous l'empire d'une forte émotion, il lui arrivait de se remémorer, avec une extraordinaire précision, ses lectures déjà anciennes. Ainsi l'évocation se faisait chez lui soudaine, imprévue, presque obsédante et hallucinatoire. Elle prenait alors aisément le caractère d'une suggestion ou d'une idée-fixe. Voici par exemple en quels termes il raconte à son futur beau-frère le premier « pressentiment » qu'il eut des fiançailles de sa sœur. « Dernièrement j'étais à Iéna et visitais votre ami Kern. La conversation tomba sur vous et sur votre longue affliction ; involontairement je vis se dresser votre image devant moi, et, comme un éclair, l'idée me traversa l'esprit : ce serait un mari pour Caroline. En un instant ce fut oublié, et vous jugez de ma surprise, lorsqu'en rentrant je trouve ma mère sur le pas de la porte, qui me raconte le contenu des lettres de Teplitz. C'est vraiment extraordinaire de quelles profondeurs nous tirons une première pensée et à quelles combinaisons fortuites notre esprit l'emploie parfois. »

Émile Spenlé

¹ Goethe. *Torquato Tasso*. Acte 1, scène 2.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES
ET TÉMOIGNAGES

HISTOIRE
DU LIED

OU

LA CHANSON POPULAIRE
EN ALLEMAGNE,

AVEC UNE CENTAINE DE TRADUCTIONS EN VERS ET SEPT MÉLODIES

PAR

ÉDOUARD SCHURÉ



Après les grands triomphes de Goethe et de Schiller, en 1798 environ, surgit l'école romantique. Pendant leur duumvirat, les deux grands organisateurs de la littérature allemande avaient annoncé le règne de l'art grec. Ils ne voulaient point restaurer la mythologie d'Homère et la tragédie d'Eschyle, mais revenir à l'esprit hellénique ; noblesse de l'idée, pureté de la forme, sobriété de l'expression, voilà ce qu'ils prêchaient par la théorie et par l'exemple. *L'Iphigénie* et le *Torquato Tasso* de Goethe, la *Fiancée de Messine* et les poésies philosophiques de Schiller étaient les modèles de cet art nouveau. Ce que les contemporains ne voyaient pas, c'est combien les deux ardents apôtres de la grande poésie humaine et universelle restaient modernes, allemands et même révolutionnaires, tout en s'inspirant du génie grec. Quoi qu'il en soit, le grand public, qui se lasse bien vite de tout, demandait quelque chose de nouveau, de plus intime, de plus germanique.

Ce fut le point de départ des romantiques. Il ne s'agissait point, comme vingt ans plus tard en France, de réagir contre le pédantisme littéraire de deux siècles, mais simplement d'ouvrir une

voie nouvelle. A vrai dire, en ressuscitant la vieille littérature germanique, le moyen-âge, la chevalerie, les *Minnesinger*, les légendes populaires, en revenant aux sources nationales, en traduisant Shakspeare, les romantiques ne faisaient que continuer l'œuvre salutaire de Herder. Mais ils allèrent bien plus loin, ils voulurent faire une esthétique nouvelle ; ce fut leur malheur. Leur grande erreur fut de considérer la poésie comme une chose supérieure à la nature, indépendante de la réalité qui peut et qui doit s'en passer. Frédéric Schlegel, esprit confus et mystique, finit par déclarer que toutes les lois sont absurdes en poésie, que les formes les plus monstrueuses sont admissibles pourvu qu'elles soient originales. « La poésie romantique, dit Frédéric Schlegel dans l'*Athenaeum* [*sic*], organe de son école, est seule infinie, seule elle est libre ; la seule loi qu'elle reconnaisse c'est que la fantaisie du poète ne souffre point de règle. » La fantaisie personnelle et sans frein, voilà tout ce qu'ils laissaient debout. Qu'elle aille, pensaient-ils, la belle extravagante, qu'elle coure le monde folle, échevelée, qu'elle abandonne la terre, peu importe, pourvu qu'elle nous fasse oublier la médiocre réalité ; qu'elle se perde dans les nues, tant mieux ; ce sera son plus beau triomphe.

Quand l'artiste cesse de suivre la nature et d'aimer l'humanité, il peut être encore un fou de génie, il n'est plus ce qu'il doit être, l'oracle inspiré de la Vérité. On devine, du reste, que ces maximes trouvèrent une foule d'esprits tout disposés à les mettre en pratique. Sous le masque commode de cette théorie chacun donna cours à ses caprices et la plupart y gâtèrent leur talent. Les uns, comme Tieck, se perdirent dans l'interprétation allégorique et mystagogique de la nature, les autres, comme Frédéric Schlegel, aboutirent au catholicisme le plus réactionnaire, d'autres, comme Brentano et Arnim, se plongèrent dans la fantasmagorie du surnaturel. N'oublions pas cependant que ces deux hommes exercèrent une influence prodigieuse, vraiment rénovatrice sur leur époque par la publication du premier recueil de chansons populaires allemandes : *Des Knaben Wunderhorn*. On ne saurait assez insister sur l'importance de ce livre dans l'histoire de la poésie allemande. Heine, Uhland, et toute la pléiade qui les entoure, y ont puisé à pleines mains. Cette publication fut la résurrection du *Volkslied* pour le grand public. Malheureusement Brentano et Arnim n'en profitèrent guère eux-mêmes, comme la plupart des romantiques de la première période. Ils ne surent pas dérober à leur modèle le secret de sa mise en scène rapide et de sa forte concision.

En somme, les romantiques allemands se perdirent par la théorie du génie sans frein et par l'idolâtrie du moyen âge. Henri Heine dit plaisamment qu'ils se conduisirent comme certaine

servante naïve dans un conte de fées. Cette beauté, déjà fort sur son retour, s'était aperçue que sa maîtresse se rajeunissait tous les ans en buvant une gorgée d'un certain élixir. Un jour, elle parvint à s'emparer de la liqueur précieuse. Aussitôt elle songea à se rajeunir comme la princesse, et se trouvant fort vieille elle avala d'un trait tout le contenu de la fiole. Mais quelle fut sa terreur, lorsqu'elle, se regarda dans la glace ! Au lieu de se retrouver jeune femme, la malheureuse vit qu'elle était redevenue un tout petit enfant. C'est ainsi, dit Henri Heine, que les romantiques tombèrent en enfance à force de se griser du moyen âge.

Cette école compte cependant un poète lyrique sincère, spontané, original. C'est Georges de Hardenberg, plus connu sous le nom de Novalis, son pseudonyme. Trop souvent les poètes de ce temps-là devenaient bons catholiques par goût littéraire. Frédéric Schlegel, par exemple, mériterait la piquante définition que M. Sainte-Beuve a donnée de Châteaubriand : « Un épicurien qui avait l'imagination catholique. » Rien de semblable chez Novalis ; c'est un mystique de race et l'un des plus nobles qui se puissent trouver. Tout concourt à le jeter dans les bras de la religion : son tempérament, sa santé chancelante, son éducation et les circonstances de sa vie. A vingt ans il se fiança à une jeune fille de treize. Bientôt après elle mourut, et de ce moment toutes ses pensées se dirigèrent vers l'autre monde. Il choisit un état qui convenait à son penchant vers la solitude et devint intendant des salines dans le cercle de Thuringe. Retiré dans les montagnes, il se plongea dans les méditations religieuses avec la foi la plus ardente. Cette âme tendre inclinait plutôt vers la religion personnelle et intérieure des frères moraves que vers les pompes du catholicisme. Il était de ces natures aimantes mais faibles qui ne supportent pas le choc de la vie. Elles ne voudraient rencontrer autour d'elles qu'amour, dévoûment, paix et félicité ; au lieu de cela elles voient partout haine, égoïsme, guerre, et souffrance. Froissées, elles se replient sur elles mêmes et lèvent leurs regards vers le Jésus des malheureux, qui descend du ciel et tend ses bras aux hommes, pour les arracher du monde dans une étreinte fraternelle. Ce Jésus, Novalis n'y croit pas seulement, il le voit : « Il est toujours là, dit-il dans un de ses *chants spirituels*, avec son auréole merveilleuse, le bien-aimé trois fois saint. Touchés par sa couronne d'épines et par sa fidélité nous pleurons ! et chaque homme nous est le bienvenu qui comme nous saisit sa main. » Son amour remplace tous les autres, la contemplation mystique de sa bonté divine console de toutes les amertumes : « Pourvu qu'il soit à moi, le monde m'appartient; je suis bienheureux comme un enfant du ciel qui tient le voile de la Vierge. Perdu dans cette vision, je ne crains plus la

terre. » Ce qu'il y a de touchant chez Novalis, c'est une sorte de dévouement personnel à Jésus. Il sait bien que le croyant est de plus en plus isolé dans le monde moderne, et il en souffre. « Oh ! il est solitaire, s'écrie-t-il, il est triste dans l'âme celui qui aime le passé d'un amour ardent et candide. » D'autant plus profonde est son adoration pour son maître. « Si tous te trahissent, moi je te resterai fidèle, afin que la reconnaissance ne s'éteigne pas sur terre. Pour moi tu t'es abîmé dans les souffrances, pour moi tu t'es noyé de douleur. C'est pourquoi je te donne mon cœur pour toujours avec joie. » Qui ne sentirait dans ces paroles ces nobles élancements qui l'enlèvent de terre ? Mais cette religion qui veut concentrer l'attention de l'homme sur une vie future aboutit fatalement à une fin tragique, au désir de la mort. Dans ses *Hymnes de la nuit*, Novalis aspire de toutes ses forces au terrible *au-delà* qui est sa dernière espérance : « Descendons dans la terre profonde, loin du royaume de lumière ! La furie des douleurs et ses coups sauvages sont le signe d'un joyeux départ. Bientôt nous arriverons dans l'étroite nacelle au rivage céleste. Sois bénie, nuit éternelle, sois béni, sommeil sans fin ! » Déjà il s'attend à revoir les élus bien-aimés, déjà il croit entendre leurs voix, et ce pressentiment le remplit d'une ineffable volupté. « Un doux frisson, immense et mystérieux, nous envahit comme un fleuve. Il me semble que des profondeurs lointaines j'entends un écho de nos tristesses. Les élus bien-aimés soupirent eux aussi après nous et nous envoient le souffle de leur désir. »

On le voit, cette poésie tend à s'échapper hors du monde. La terre avec ses splendeurs, l'humanité avec ses passions s'engloutissent devant le ciel des bienheureux où se précipite l'âme éperdue. Novalis a traversé tous les degrés du mysticisme depuis l'adoration enfantine de la sainteté jusqu'à l'amour de la mort et au délire de l'éternité. Hegel a raison d'appeler cette poésie la consommation de l'esprit. L'âme de Novalis se consume parce qu'elle refuse tout contact avec la nature qui seule pourrait la raviver. Livrée à elle-même, elle languit après l'infini, elle brûle sous la flamme de son désir, vacille, pâlit et s'éteint au souffle du vent. Novalis est peut-être le plus romantique des romantiques. Tous ils veulent échapper au monde réel ; Tieck se réfugie dans les contes de fées, Frédéric Schlegel dans le catholicisme, Hölderlin dans la Grèce antique, Novalis dans le ciel chrétien. Hölderlin fut frappé d'aliénation mentale, Novalis s'évanouit à vingt-huit ans dans un rêve d'amour infini. Certes ils firent fausse route ces songeurs malades, mais ils furent grands dans leur aberration par l'énergie et le sérieux de leur désir, fous si l'on veut, mais à coup sûr martyrs de l'idéal.



Reproduit dans Martin Beheim-Schwarzbach, *Die Dichter der Deutschen. Novalis*, Cotta, 1939.

LOUIS DE RONCHAUD

Né à Lons-le-Saunier en 1816, mort à Saint Germain en Laye en 1887, Louis de Ronchaud publia en 1844 un premier recueil de poésie, intitulé Les Heures. La pièce XIV est consacrée à Novalis (cf. Lettre n°22).

A NOVALIS

Maintenant, dans le sein d'un éternel repos,
 Pasteur divinisé, veilles-tu sous les eaux,
 Dans la grotte profonde où ta mère divine,
 Gardienne des secrets de l'antique origine,
 Voit, du sein de la terre, à bonds impétueux,
 Sortir en bouillonnant les flots tumultueux ?
 Ils filtrent à travers des routes inconnues,
 Jusqu'aux rayons du jour qui les fondent en nues,
 Séparés, dès leur source, en des canaux divers,
 Ils vont porter la vie au loin dans l'univers.
 De tout ce qu'en ses flancs dérobe la nature
 L'onde mystérieuse en passant se sature ;
 A la surface ainsi par mille jets errants
 Du centre sont portés les parfums pénétrants.
 Et là, pasteur aimé de la nymphe Cyrène,
 Son compagnon secret dans l'ombre souterraine,
 De ses nymphes, autour des roches de corail,
 Partageant tour à tour les jeux et le travail ;
 O poète, ourdis-tu dans leur grotte profonde
 La trame qui peut-être est le linceul du monde,
 Et qui, se transformant en linge de berceau,
 Doit s'étendre plus tard sur un monde nouveau ?

 Ou bien, dans la lumière éternelle et dorée ,
 L'as-tu trouvée enfin, cette fleur adorée
 Dont les secrets parfums sur tes nuits secoués
 Autour de ton front pur s'étaient souvent joués ?
 Admis à respirer de plus près son délice,
 As-tu vu tout à coup sortir de son calice,
 Au milieu des rayons dont il était rempli,
 Cette Vierge sacrée en qui s'est accompli,
 Comme en la plus céleste et sainte créature

L'hymen de la divine à l'humaine nature ;
Celle même qu'avec son nom de Maria
Du nom de bienheureuse un ange salua ;
A qui la piété, dans toutes nos demeures,
De l'aurore et du soir a consacré les heures,
Et ce plus doux des mois que, dans ses mille fleurs,
On dirait s'être exprès paré de ses couleurs ?

Maintenant tu connais la Science et la Vie ;
Tu la tiens dans ta main, l'énigme poursuivie,
Et nous t'invoquerons, nouveau dieu des pasteurs
Comme toi-même as fait des antiques chanteurs.
Car tes membres, Orphée, ont chanté sur le fleuve
Où notre jeune muse avec orgueil s'abreuve.
O poète si cher et sitôt enlevé,
La gloire a recueilli ton chant inachevé ,
Grand débris de naufrage où, dans son agonie,
On sent contre la mort la lutte du génie
Ton esprit éclairé par un pressentiment
Semble aux âges futurs léguer ce testament.
Ainsi chante le cygne au vaste sein des ondes,
D'un chant riche et puissant qui va frapper les mondes,
Quand la main du trépas, déliant ses accords,
Prête une âme à sa voix retirée à son corps.
La tempête approchait ; mais les ondes charmées
Se taisent, et déjà les brises parfumées
Jusqu'au trône céleste ont porté ce soupir
Qu'exhalait en mourant l'harmonieux martyr.
L'air frémit, traversé par cette mélodie.
Invisible en sa mort ainsi que dans sa vie,
Nul ne sait son tombeau, nul – excepté le vent
Qui l'a vu s'enfoncer dans l'abîme mouvant.
La vague sur son corps roule silencieuse ; –
Mais Écho cependant, la vierge harmonieuse,
Amoureuse du son, le recueille en son sein
Comme un divin amant dans un tombeau divin.

Soit que sur une rive, au soir, je me promène
Soit qu'au ciel je regarde une étoile sereine,
Soit qu'une fleur me montre en son calice bleu
Ton nom si doux écrit près de celui de Dieu,
O jeune homme inspiré, c'est à toi que je songe
Toujours, dans l'infini lorsque mon regard plonge,
Quand je contemple au loin dans son immensité

Ce monde toujours un dans sa diversité.
C'est à toi que je songe, ô jeune homme, ô poète,
Qui mourus consumé d'une douleur secrète,
Toi dont la poésie, arc-en-ciel radieux,
Du sein de l'Océan s'élevant vers les cieus,
Semble avoir composé sa fleur jeune et première
De tout ce que le ciel a de pure lumière,
Dans son sein toujours frais l'océan de vapeurs
Et l'univers entier de divines couleurs,
Pour offrir à nos yeux, dans ses métamorphoses,
La plus pure beauté de l'essence des choses.



NOVALIS et l'initiation

Ce que nous attendons de l'œuvre de Novalis

Nous avons attendu nous-mêmes de l'œuvre du poète romantique allemand non seulement qu'elle éveille en nous un sens supérieur, mais aussi qu'elle accompagne notre transfiguration. Ainsi fut-elle notre viatique depuis que nous avons répondu à son appel – l'appel à nous engager sur le chemin mystérieux qui va intérieurement, selon le mot de Novalis – et que nous avons compris qu'elle nous rendait accessible un monde que nous pressentions : le monde spirituel « déjà ouvert », « toujours révélé : visible », qui est devenu le nôtre aussi longtemps que nous avons cheminé à côté du poète lui-même, progressant d'expérimentations en expérimentations, comme lui-même durant sa brève existence, jusqu'à notre propre transfiguration et notre délivrance au final.

L'œuvre de Novalis n'est pas destinée seulement aux rêveurs, aux âmes sensibles, mais bien plutôt aux expérimentateurs de la vie spirituelle, dont le cheminement à travers le monde « déjà ouvert » est d'ordre initiatique – dont le maître est le poète romantique allemand en personne, et le Maître *par excellence* le Christ. C'est d'initiation qu'il s'agit en effet avec l'œuvre de Novalis, et de

réalisation spirituelle. L'éveil en soi d'un sens supérieur, les états successifs de sa conscience, la « transfiguration parfaite », l'UN forment l'essentiel de son enseignement. Pourtant elle n'intervient jamais que pour confirmer telle ou telle expérimentation. Ce serait une erreur de la tenir pour initiatrice en elle-même. Elle est plutôt la compagne *infaillible* de l'initié jusqu'à ce qu'il parvienne au terme de son cheminement. (C'est pourquoi *Henri d'Ofterdingen* est un roman inachevé, dont la seconde partie, *L'Accomplissement*, se termine avec un dialogue entre le médecin Sylvestre et Henri : « L'être le plus essentiel de l'humain dans toute la plénitude de sa transfiguration parfaite, de son éclaircissement, le céleste humain originel, voilà ce qu'est la conscience ! ». *Au-delà*, autrement dit au-delà de l'état du « céleste humain originel », de l'union avec *Sophia*, la Sagesse divine, il n'est aucune œuvre qui tienne devant la Présence ineffable de la « pure Dêité ».)

Œuvre initiatique, elle apparaît indissociable de l'initiation que confère, dans des conditions inhabituelles, mais régulières, le poète romantique allemand – l'*ange* de Novalis – à ceux qui appartiennent à la descendance occidentale des *fedeli d'amore*. A ces derniers, elle importe comme étant la dernière manifestation de la tradition initiatique d'Occident (avec l'œuvre de Jacob Bœhme à laquelle elle demeure si intimement liée). Elle est le *vade-mecum des fidèles d'amour* de notre temps présent. Aux jeunes générations, elle transmet toujours le même appel à se tourner vers l'intérieur, elle répond éminemment à leur désir de Foi, d'Amour et de Connaissance, et elle ne cessera d'accompagner dans leur expérimentation de la vie spirituelle ceux qui découvriront dans le visage de Novalis, dans les épisodes de son existence, dans ses *Hymnes à la Nuit* et ses *Fragments*, quelque chose de leur propre pureté de cœur, y verront le signe de leur propre vocation à l'amour, vocation admirablement accomplie par le poète romantique allemand, à l'âge de 29 ans, voici plus de deux siècles.

Friedrich von Hardenberg.

NOVALIS 2008
Réception de Novalis en France

NOUVEAU CATALOGUE

Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [sic], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, tome XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [sic]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

«NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis. »

Volume 12 – Louis Angé, « Vers l'aurore d'une fraternité intellectuelle des Nations, la « mission » du poète Novalis », *La Nouvelle Revue*, Paris, 1924.

« Connaissez-vous plus étrange, plus attirante, plus passionnante figure que celle du douloureux jeune homme qui, n'ayant pas encore vingt-neuf ans, s'éteignait, un matin du printemps 1801, sous le ciel brouillé de la Saxe, après avoir porté, sur la fragilité de son front d'ivoire, toutes les souffrances et toutes les extases inhérentes à l'enfantement d'un monde nouveau ? »

Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,
Eut un amant divin de sa beauté sacrée... »

SOMMAIRE

Document biographique

Émile Spenlé, « Vers la fin de 1792... », *Novalis*, 1903.

Documents littéraires et témoignages

Édouard Schuré, extrait d'*Histoire du Lied*, Paris, 1868.

Louis de Ronchaud, « À Novalis » (suite et fin), extrait des *Heures*, Paris, 1844.

Novalis et l'initiation

Ce que nous attendons de l'œuvre de Novalis, par Jean Moncelon.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France
Nouveau catalogue 2008-09.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2009